

certain avec moi sur ce qu'il y aurait lieu de faire au cas où le Congrès se prononcerait contre nous : Nous inclinierions-nous devant le Congrès, dont les décisions pouvaient être désastreuses ou résisterions-nous ? On peut trouver des échos de ces entretiens dans le sténogramme de mon discours. Je déclarai alors — d'accord avec Ilitch — que si « vous, Congrès — émettez une décision contre nous, je pense que vous nous laisserez certaines limites afin que nous puissions défendre notre point de vue par la suite ». Le sens de cet avertissement était très clair. Je dois dire cependant qu'au sein de notre délégation, les rapports demeurent empreints, grâce à la direction de Vladimir Ilitch, de la plus grande camaraderie. (Sténogramme de la séance du Bureau Politique du Parti communiste de l'Union Soviétique du 18 mars 1926, p. 12-13.)

D'accord avec Lénine, je défendis notre position commune devant le Comité Exécutif, dont les séances précédaient les séances du III^e Congrès. Je fus l'objet d'une violente attaque de la part des « gauches ». Vladimir Ilitch se précipita à la séance du Comité Exécutif et voilà ce qu'il y déclara :

« ... Je suis venu pour protester contre le discours du camarade Béla-Kun qui est intervenu contre le camarade Trotsky au lieu de le défendre, comme il aurait dû le faire s'il avait voulu agir en vrai marxiste... »

« ... Le camarade Laporte a eu absolument tort et le camarade Trotsky a eu tout à fait raison de protester... Le camarade Trotsky avait mille fois raison de redire cela. Or, voilà que le camarade luxembourgeois fait grief au Parti français de n'avoir pas saboté l'occupation du Luxembourg. Il pense, comme le suppose le camarade Béla-Kun, que c'est une question géographique. Non, il s'agit là d'une question politique, et le camarade Trotsky a eu tout à fait raison de protester... »

« ... Voilà pourquoi j'ai cru de mon devoir d'appuyer l'essentiel de tout ce qu'a dit le camarade Trotsky... » Et ainsi de suite.

Tous les discours de Lénine ayant trait au III^e Congrès reflètent cette façon très nette de souligner une complète solidarité avec Trotsky.

A PROPOS DE L'EDUCATION DE LA JEUNESSE DU PARTI

28. En 1922, sur l'initiative du camarade Ter-Vaganiane, fut fondée la revue : *Sous le drapeau du marxisme*. Dans le premier fascicule, j'ai publié un article sur la différence qui existe dans les conditions d'éducation des deux générations du Parti, la vieille et la nouvelle génération, et sur la nécessité d'un travail théorique particulier à l'égard de la nouvelle génération, afin d'assurer une continuité théorique et politique au développement du Parti. Dans le fascicule suivant de la nouvelle revue, Lénine écrivit :

« Au sujet des principales tâches de la revue : Sous le drapeau du marxisme, le camarade Trotsky a dit on ne peut mieux, dans le N^o 1-2, tout ce qu'il y avait à dire d'essentiel. Je ne voudrais m'arrêter que sur quelques questions qui définissent de plus près le contenu et le programme du travail que la rédaction de la revue a exposé dans la déclaration parue dans le N^o 1-2. » (Lénine, XX^e volume, 2^e partie, p. 492.)

Qu'on vienne affirmer après cela que la solidarité dans ces questions essentielles a été

purement accidentelle ! Le seul fait accidentel, c'est que cette solidarité ait été aussi nettement attestée dans la presse. La plupart du temps cette solidarité s'est uniquement attestée dans les actes.

ATTITUDE A L'EGARD DES PAYSANS

29. Lorsque Boukharine, après avoir purement et simplement nié ou ignoré l'existence de la paysannerie, lança le mot d'ordre Koulak : « Enrichissez-vous », il pensa, par cela même, avoir à jamais corrigé ses anciennes erreurs. Non content de cela, il essaya d'amalgamer les désaccords qui se produisirent au moment de Brest-Litovsk, avec les autres désaccords partiels que j'eus avec Vladimir Ilitch, en une seule et même question : l'attitude envers les paysans. Les inepties, les vilénies dont se servit à ce sujet la petite chapelle boukharinienne, sont innombrables. Pour les réfuter, un volume entier serait nécessaire. Je ne m'arrêterai que sur l'essentiel.

a) Je n'examine par les anciens désaccords qui eurent lieu effectivement avant la révolution. Je me borne à dire qu'ils ont été monstrueusement exagérés, déformés, dénaturés par l'agence stalinienne et la petite chapelle de Boukharine.

b) En 1917, je n'avais sur la question paysanne aucun désaccord avec Lénine.

c) Vladimir Ilitch « adopta » le programme agraire des socialistes-révolutionnaires en accord complet avec moi.

d) Je fus le premier à prendre connaissance, écrit au crayon, du décret de Lénine sur la terre. Il n'y eut pas le moindre désaccord. L'unité de vues était complète.

e) On doit bien penser que dans la politique alimentaire la question paysanne ne tenait pas la dernière place. De plais valets dans le genre de Martynov déclarèrent que cette politique était une politique « trotskyiste » (voir l'article de Martynov dans la *Krassnaia Nov*, 1925). Non, c'était une politique bolchevique. J'ai pris part à son application en collaboration intime avec Lénine. Il n'y eut pas ombre d'un désaccord.

f) Le cours sur le paysan moyen fut adopté avec ma participation la plus active. Les membres du Bureau Politique savent qu'après la mort de Sverdlov, la première idée de Vladimir Ilitch avait été de nommer le camarade Kaménev, président du Comité Central Exécutif. Ce fut moi qui proposai de choisir une figure « ouvrière et paysanne ». Je mis en avant la candidature du camarade Kaniline, et c'est moi-même qui lui donnai le nom de starost russe. Tout cela évidemment sont des détails sur lesquels on ne devrait pas s'arrêter. Mais aujourd'hui ces détails, ces indices sont autant de charges écrasantes contre les falsificateurs des événements d'hier.

g) Les neuf dixièmes de notre politique et de notre organisation militaires se ramenaient à la question de l'attitude de l'ouvrier à l'égard du paysan. Contre le système petit-bourgeois des corps de partisans et la fantaisie dans l'organisation, j'ai appliqué cette politique en collaboration intime avec Vladimir Ilitch.

h) Au début de 1920, me basant sur l'analyse de la situation de l'économie rurale, je proposai au Bureau Politique une série de mesures ayant un caractère de « Nep ». En

aucun cas, cette proposition ne pouvait être inspirée par de la « négligence » à l'égard de la paysannerie.

i) La discussion syndicale a été, comme on l'a dit, une tentative de sortir de l'impasse économique. La transition à la « Nep » fut opérée avec une unanimité complète.

30. Tout cela peut être démontré par des documents incontestables. Un jour viendra où cela sera fait. Pour le moment, je me bornerai à donner deux citations.

Répondant à des questions ayant trait à notre attitude à l'égard des koulaks, des paysans moyens, des paysans pauvres, et à de soi-disant désaccords entre Lénine et Trotsky sur la paysannerie, j'écrivais en 1919 :

« Dans le Gouvernement Soviétique, il n'y a jamais eu et il n'y a pas de désaccords sur cette question. Mais les contre-révolutionnaires, dont les affaires vont de mal en pis, n'ont d'autre ressource que de mystifier les masses laborieuses au sujet d'une prétendue lutte intestinale qui déchirerait le Conseil des Commissaires du Peuple. » (*Izvestia*, 7 février 1919.)

A ce propos, en réponse à une question du paysan Goulov, Lénine écrivit ce qui suit :

« Les *Izvestias* du 2 février, ont inséré une lettre du paysan G. Goulov, qui pose la question de l'attitude de notre Gouvernement ouvrier et paysan à l'égard des paysans moyens, et qui se fait l'écho de bruits circulant sur la mésentente qui régnerait entre Lénine et Trotsky, et sur les sérieux désaccords qu'il y aurait entre eux justement au sujet du paysan moyen. »

« Le camarade Trotsky a déjà donné sa réponse dans la « Lettre aux paysans moyens » insérée dans les *Izvestias* du 7 février. Dans cette lettre, le camarade Trotsky déclare que les bruits de désaccords entre lui et moi sont un mensonge des plus monstrueux et des plus honteux répandu par les grands propriétaires et les capitalistes ou leurs agents conscients et inconscients. De mon côté, je confirme entièrement la déclaration du camarade Trotsky. Entre lui et nous, il n'y a pas le moindre désaccord. Quant aux paysans moyens, nous n'avons pas de désaccords non seulement avec Trotsky, mais en général il n'en existe pas dans le Parti Communiste auquel nous appartenons tous les deux. »

« Dans sa lettre, le camarade Trotsky a expliqué d'une façon claire et détaillée, pourquoi le Parti Communiste et le Gouvernement ouvrier et paysan actuel, élu par les Soviets, ne regardent pas les paysans moyens comme leurs ennemis. Je signe des deux mains ce qu'a dit le camarade Trotsky. » (XVI^e volume, p. 28-29, *Pravda*, du 15 février 1919.)

Ainsi, là encore, nous nous trouvons en face de la même situation : une calomnie lancée tout d'abord par les gardes-blancs, aujourd'hui empruntée, amplifiée, propagée par l'école stalino-boukharinienne.

LE TRAVAIL MILITAIRE

31. Au sujet de mon travail militaire dont le début remonte au printemps 1918, on tente également, sous la direction de Staline, de refaire toute l'histoire de la guerre civile,

dans le seul but de combattre le « trotskysme » ou, plus exactement, de combattre Trotsky.

Le côté le plus abominable de cette campagne est l'accusation d'avoir « fait fusiller des communistes ». Cette accusation fut naguère répandue par nos ennemis, c'est-à-dire par les services politiques des armées blanches qui cherchaient à diffuser, parmi nos soldats rouges, des tracts accusant le commandement rouge et en particulier Trotsky de férocité.

Aujourd'hui, l'agence Staline emboîte le pas.

Admettons un instant que tout cela soit exact. Dès lors, pourquoi donc Staline, Yaroslavsky, Goussiev et autres agents de Staline se sont-ils tus pendant la guerre civile ? Que signifient les tardives « révélations » actuelles de l'agence Staline ? — « Que le Parti vous a trompés, ouvriers, paysans, soldats rouges, lorsqu'il vous a dit que Trotsky, à la tête de l'armée, exécutait la volonté du Parti et appliquait sa politique. Dans ses innombrables articles sur le travail de Trotsky, dans les décisions de ses Congrès et des Congrès des Soviets, le Parti vous a trompés en approuvant le travail militaire de Trotsky, et en vous cachant des faits tels que l'exécution de communistes. Et Lénine, qui soutint résolument la politique militaire de Trotsky, a trempé dans cette mystification ». Voilà le sens des tardives « révélations » de Staline. Ce n'est pas Trotsky qu'elles compromettent, mais le Parti, sa direction. Elles sapent la confiance des masses dans les bolcheviks en général : si dans le passé, lorsque se trouvaient à la tête du Parti, Lénine et le noyau principal de ses collaborateurs, on pouvait dissimuler en haut lieu des fautes monstrueuses, voire même des crimes, à quoi ne peut-on pas s'attendre, aujourd'hui que la composition du Comité Central a infiniment moins d'autorité ? Si par exemple, en 1923, alors que la guerre civile était depuis longtemps terminée, Yaroslavsky entonnait sur un ton frénétique les louanges de Trotsky, vantait sa fidélité, son dévouement révolutionnaire à la cause de la classe ouvrière, que doit dire aujourd'hui le jeune membre du Parti qui réfléchit ? Il doit se demander : « Quand donc Yaroslavsky m'a-t-il trompé : lorsqu'il portait Trotsky aux nues, ou maintenant lorsqu'il cherche à le couvrir de boue ? »

Telle est, en général, toute la besogne actuelle de Staline et de ses agents qui s'efforcent de fabriquer après coup une nouvelle Histoire à la Staline. Telle est, en particulier, la fameuse « révélation » stalinienne au sujet de Michel Romanov. Au fond, qu'est-ce que Staline a dit au Parti et à l'Internationale Communiste : « Pendant dix années, le Comité Central vous a trompés sur Kaménev. La *Pravda* a inséré, au nom de la rédaction, un démenti mensonger. Lénine a mystifié le Parti. Moi, Staline, j'ai participé à ce mensonge. Mais puisqu'à présent Kaménev a des divergences politiques avec moi, je démasque toute cette duperie. » La masse du Parti n'a pas la possibilité de vérifier la plupart des « révélations » staliniennes, mais il est une chose qui pénètre solidement dans le sentiment du Parti, c'est l'amoinissement de la confiance dans sa Direction, celle d'hier, celle